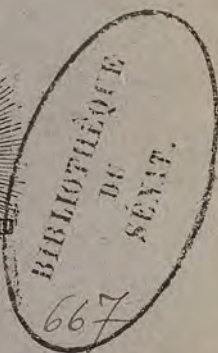


23.

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REJOICE IN THE LORD

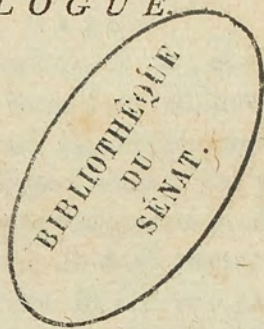
LIBRARY OF THE

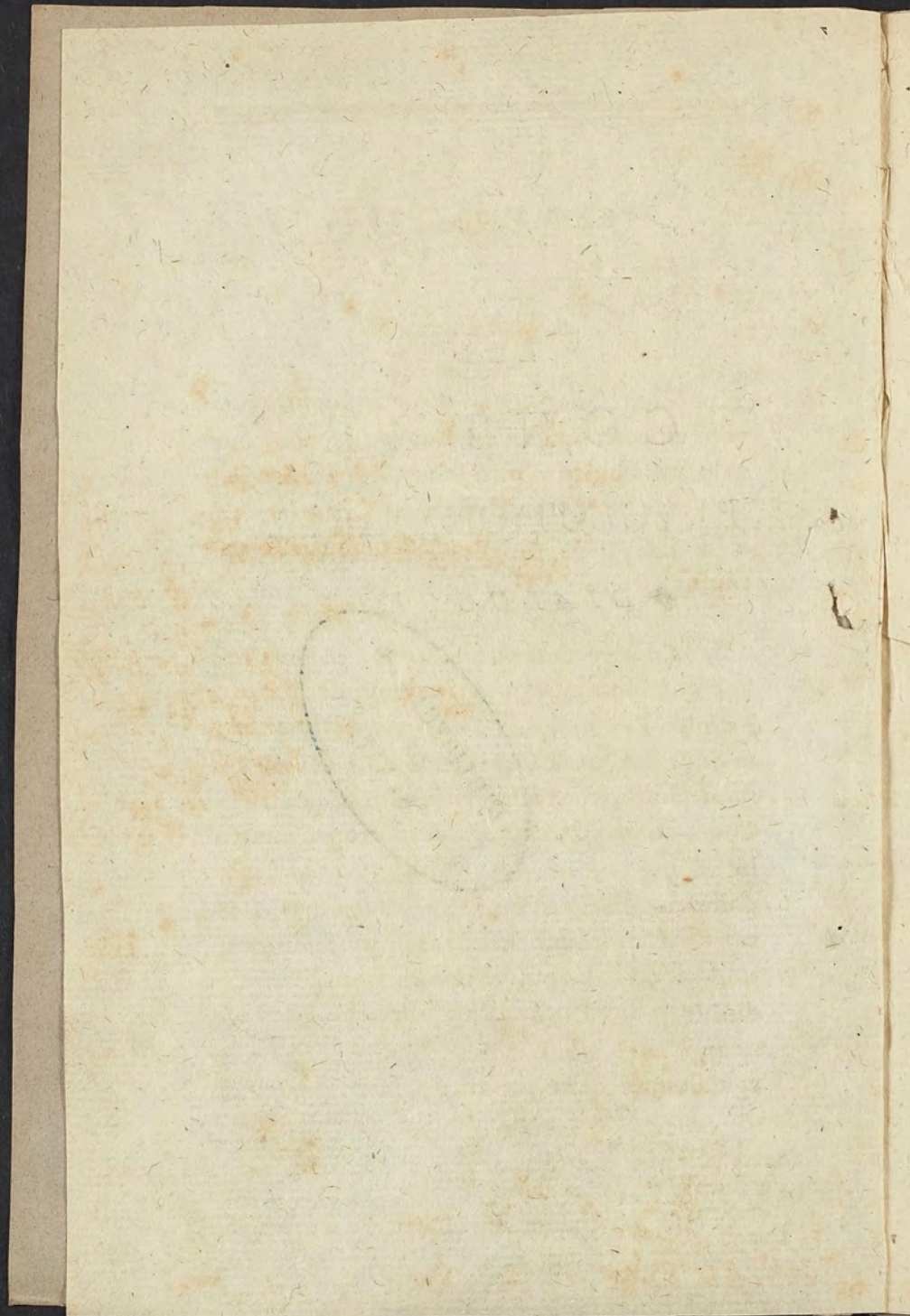
UNIVERSITY OF CHICAGO



LES  
CONTRE-  
RÉVOLUTIONNAIRES.

*DIALOGUE.*







---

## DIALOGUE.

LE BARON.

EH bien, mon cher Comte, conservez-vous encore quelque espérance ; croyez-vous à la possibilité d'une *contre-révolution* ?

LE COMTE.

Si j'y crois ! Jamais elle ne fut si prochaine.

LE BARON.

Je la désire autant que vous, et vous savez combien mes intentions étoient *pures*, lorsque j'ai endossé l'uniforme *national*, et que, devenu *Citoyen* soldat, j'ai charmé mon *District* par mes déclamations contre la Cour, contre les abus du despotisme, contre les déprédations des Ministres, par mes pompeux discours sur l'égalité des hommes, sur l'abolition des Ordres, par mon obstination modeste à refuser toute distinction, en disant qu'il falloit *que j'expiasse le malheur d'être né Gentilhomme etc.* : j'avois calculé que cette *populacité* me gagneroit

la confiance de nos bons bourgeois, et qu'en paroissant penser comme eux, je finirois par les faire penser comme moi : mais ils sont devenus si ombrageux ! cette maudite *déclaration des droits* leur a tellement tourné la tête, qu'il me paroît aujourd'hui bien difficile de les ramener à la docilité stupide dont nous savions si bien profiter : d'ailleurs la Cour paroît si aveugle sur ses intérêts et sur les nôtres, qu'on diroit en vérité qu'elle est vendue à la révolution. Cette démarche de *Monsieur* auprès de la Commune de Paris, (et Dieu sait quelle Commune !) a produit le plus détestable effet dans les Provinces ; ils croient, d'après ce grand acte de civisme, ne pouvoir plus être bons françois ni sujets fidèles, qu'en étant des *révolutionnaires forcés*.

LE COMTE.

Oh ! toutes nos ressources ne sont pas encore épuisées, ils n'en connoissent pas l'étendue.

LE BARON.

Vous me rassurez.

LE COMTE.

Il faut, je crois, renoncer à les attaquer à force ouverte.



LE BARON.

Nous sommes trop sages, trop humains, ce n'est pas le sang de ce bon Peuple que nous demandons.

LE COMTE.

D'ailleurs, le nombre des rebelles est effrayant.

LE BARON.

Oui, on les évalue à-peu-près aux dix-neuf vingtièmes des habitans de la France.

LE COMTE.

La Noblesse Française a assez prouvé que ce n'est pas la multitude de ses ennemis qui l'embarrasse.

LE BARON.

Sans doute, et elle n'a pas besoin d'en donner dans cette circonstance une nouvelle preuve.

LE COMTE.

D'ailleurs ces ennemis là ne doutent de rien; ils seroient capables de se défendre.

LE BARON.

N'en doutez pas, il n'y a pas un de ces petits messieurs de la *Nation*, qui, persuadé qu'il suffit de porter l'habit *uniforme* pour être brave, ne se fît un plaisir d'assommer *corps-à-corps* jusqu'au dernier noble, et

faire un *Auto-da-fé* patriotique de nos parchemins.

LE COMTE.

C'est ce qu'il faut éviter : je compare la France à une riche habitation d'Amérique ; nous sommes les propriétaires , ménageons nos esclaves, mais ramenons-les à l'ordre.

LE BARON.

Eh ! par quels moyens ?

LE COMTE.

Ils sont fort simples : il faut attaquer l'erreur dans son foyer , il faut à quelque prix que ce soit, dissoudre cette Assemblée monstrueuse, qui s'avise de prêcher la liberté, de rogner les pensions, de révéler au Peuple des vérités qui nous ruinent , et de dire que pour être bon Citoyen, il suffit de respecter *le Roi* et *la Loi*. Eh ! qu'importe aux contribuables de savoir ce que deviennent les impôts, pourvu qu'ils les payent ? Oh ! Oh ! Messieurs du Corps Législatif, Messieurs les *démagogues*, vous avez été sourds à nos propositions ; dans le principe, nous avions voulu vous bien traiter ; nous voulions partager avec vous comme frères ; il n'eût tenu qu'à vous de retourner, après un mois ou deux, dans vos provinces, comblés de ri-



chesses et d'honneurs, avec des lettres de noblesse pour vous, et notre protection pour vos enfants : petits ingrats ! vous avez sacrifié nos intérêts et les vôtres à ceux du peuple, dont vous êtes les soi-disant représentants. Vous avez prodigué à la classe indigente, à des laboureurs, à des artisans, des avantages qu'ils ne vous demandoient pas : eh bien ! c'est ce peuple même que nous allons armer contre vous ; nous formerons dans le sein de votre assemblée une conjuration toujours active qui contrariera toutes vos délibérations ; vous avez rejeté le projet de la division du Corps Législatif en deux chambres ; nous établirons, malgré vous, *ces deux chambres* dans *la même* assemblée : vous aurez parmi vous et au milieu de vous vos plus cruels et vos plus dangereux ennemis, et c'est de là que partiront les déclamations, les pamphlets, les libelles, *les adresses, les réclamations* qui vous conviendront de ridicule dans la capitale, et de honte dans les provinces dont vous prétendiez vous rendre les libérateurs.

LE BARON.

Admirable ! mon cher Comte, et je vous reconnois par-tout pour mon maître : mais

à-propos de la division de l'assemblée en deux partis, avez-vous entendu parler de la subdivision que vient de faire un de nos affidés?

LE COMTE.

Qui? *le Matou*? Ah! son club des modérateurs est une bien plate chimère: je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir à la fois plus de prétention et plus de mal-adresse; *le Matou* a l'esprit aussi faux que le cœur; il se travaille depuis cinquante ans, pour devenir fin, et il n'a encore séduit personne; il veut à tout prix passer pour un administrateur vertueux; il a toute l'importance d'un ordonnateur subalterne: de pareils agens ne nous conviennent pas: il nous faut des gens qui nous servent, et non qui nous protègent.

LE BARON.

J'ai beaucoup plus de confiance dans les moyens de *l'Abbé Miaru*.

LE COMTE.

Ah! quel homme! un courage qu'aucun revers ne peut abattre, un front contre lequel les humiliations, les démentis, *les censures* viennent se briser, des poutmons de taureau, des yeux de tigre, un cœur d'acier,



un talent inépuisable pour convertir les femmes à la bonne cause..... Il sera Ministre, mon cher Baron, Ministre ou Fermier Général : il n'est pas de récompenses qui soient au-dessus de ses services : je lui reproche cependant un petit défaut, dont je voudrois bien le corriger, c'est qu'il parle dans l'Assemblée comme il parloit dans les églises, sans avoir l'air de croire un mot de ce qu'il dit.

LE BARON.

J'avoue que si un orateur ne devoit persuader que ce qu'il croit lui-même, l'Abbé *Miaru* nous serviroit fort mal. Et le Vicomte de *Bremiaau* ?

LE COMTE.

Il est parfaitement au ton de ses cliens ; comme il se passionne pour nos intérêts, sur-tout dans les séances du soir ! comme il a la *digestion reconnoissante* ! Nous avons fait dire, il y a quelques jours, dans une de nos gazettes, qu'il avoit plus d'esprit que son frère ; il a pris la plaisanterie au sérieux, et je ne conseillerois à personne de lui soutenir aujourd'hui le contraire : je ne cite pas une foule de partisans obscurs, mais utiles qui sont les échos des deux autres, et chez qui les

bonnes intentions suppléent aux talents , les *Czasaël*, les *Prénémuel*, les *Vilefronde*, les *Fifa Rudess* etc., et tous ces Nobles campagnards que la suppression des privilèges réduiroit au niveau des autres hommes , et tous ces bons Curés qui ne pourroient plus mettre à contribution les morts et les naissances , et tous ces Magistrats qui seroient forcés de renoncer à l'être , si la Magistrature étoit élective, et tous ces bons Prélats dont les aumônes soutiennent l'Opéra et l'École de Chirurgie ; n'en doutez pas , nous sommes en état de *reconquérir* la France , et de faire rentrer dans le néant ce peuple aveugle , *né pour idolâtrer celui qui le maîtrise , et toujours disposé à rire aux dépens de son bienfaiteur.*

LE BARON.

Fort-bien ! Mais si nous pouvions renforcer notre parti par l'appui des Ministres.

LE COMTE.

N'espérons rien d'eux : ils sont dominés par l'exemple de leur maître, qui croit que les Rois ne doivent avoir d'autre passion que celle de la chose publique.

LE BARON.

Mais que deviendront-ils avec la responsabilité ?



LE COMTE.

S'ils n'étoient pas honnêtes gens, il faudroit bien qu'ils le devinssent.

LE BARON.

Oh! nous l'empêcherons bien; et le grand Visir?

LE COMTE.

Cent fois pis encore; inaccessible à tous les partis, inébranlable dans ses principes, ferme et tranquille au milieu des orages, également supérieur aux calomnies et aux éloges, échappant à tons les pièges, prévoyant tout, fidèle au Roi, idole du peuple qu'il idolâtre à son tour, toujours égal à lui-même, toujours mesuré, déconcertant par un instinct miraculeux toutes les intrigues; du reste sans manège, sans art, parce que sa dignité dédaigne de se plier à ces ressources..... Voilà M. Necker je l'ai beaucoup vu, beaucoup étudié; je n'ai jamais pu l'entamer.

LE BARON.

Peste! un pareil homme seroit seul capable de renverser tous nos projets.

LE COMTE.

Il faudra que le torrent soit si rapide, qu'il se trouve obligé d'y céder. Indépendamment

tion de nos bons amis de l'Assemblée, qui forment le centre de nos forces et le corps de notre armée ; indépendamment des ressorts que nous savons faire jouer à propos, pour soulever, tantôt un *Régiment*, tantôt un *faubourg*, tantôt la vanité d'une *Municipalité* de province, et pour troubler la perception des impôts ; indépendamment de nos petits émissaires, des robins dont nous flattons la prétention à la noblesse, des Financiers, des Commis fidèles aux anciens principes, et qui vont effrayer les sociétés paisibles par les menaces de la banqueroute et de la guerre civile, nous avons à nos gages SOIXANTE-DIX-SEPT FOLLICULAIRES qui *travaillent* sans relâche la législature moderne. J'ai composé moi-même cette petite corporation littéraire ; je n'y ai admis que ce que nous appellions jadis la *vermine immonde de Paris*, des banqueroutiers, des joueurs chassés de tous les tripots, des escrocs, des laquais sans condition, quelques Abbés ; et cette combinaison n'a pas été un effet du hasard : d'abord il falloit éviter de nous compromettre ; il étoit donc essentiel de choisir nos gens dans une classe tellement abjecte, qu'on ne pût soupçonner aucune liai-



son, aucune connivence entr'eux et nous : en second lieu, je connois les hommes ; des plaisanteries fines et délicates , des méchancetés du bon ton, de jolies épigrammes, d'innocens couplets, tout cela eut été une dépense d'esprit en pure perte ; on nous auroit devinés, ou bien nous aurions ri tout seuls, et c'est le peuple qu'il falloit faire rire ; pour y parvenir, je n'ai eu besoin, je crois, que d'abandonner mes corsaires à leur beau génie ; *il leur suffit de se débattre dans leur fange, pour en couvrir tout ce qui les environne.* Je leur ai bien défendu, sur-tout, d'aborder aucune question, de discuter aucun principe, d'analyser aucun décret ; mais en revanche, les trivialités les plus plates, les calembourgs les plus grossiers, les suppositions les plus absurdes, les calomnies les plus atroces, les mensonges les plus dégoûtans ; les personnalités les plus dénigrantes : ajoutez à cela les rapprochemens antithétiques de quelques noms *qu'ils trouvent plaisans*, des anecdotes secrètes qu'ils imaginent ou qu'ils défigurèrent, des dénonciations emphatiques contre l'administration des subsistances, des doléances au peuple sur la suspension de ses travaux, etc. Ils ont rempli ce cadre dans une perfec-

tion indicible; ils ne tarissent pas ; on s'arrache leurs feuilles, et je ne puis m'empêcher de rire , EN PENSANT A L'IMBÉCILLITÉ DE NOS FRANÇOIS , DONT LA PLUPART NE SUPPORTEROIENT PAS LA LECTURE D'UN DÉCRET DE L'ASSEMBLÉE , DE LAQUELLE ILS ATTENDENT LEUR SALUT , ET QUI DÉVORENT AVIDEMENT TOUS LES PAMPHLETS QUI SE PUBLIENT CONTR'ELLE.

LE BARON.

Voilà pourtant les gens qui ont la prétention d'être libres !

LE COMTE.

Oh ! oui, la liberté est bien faite pour eux ; j'espère qu'avant deux mois, vous verrez ses Apôtres recevoir , *en bon lieu* , la couronne du martyre , et l'*auguste* Assemblée que nous abreuvons chaque jour d'un poison lent , ne présenter bientôt , à ses adorateurs , qu'un squelette informe , dont la haine et le mépris se disputeront les lambeaux.

LE BARON.

Vous parlez comme un oracle ; mais comment vous débarrasserez - vous alors de nos honnêtes coopérateurs : j'avoue que dans tout autre tems, une pareille colonie dans le sein de Paris pourroit être fort inquiétante.

LE



LE COMTE.

Je les ai empruntés pour quelques mois à la Justice ; quand ils ne nous seront plus nécessaires, je les lui restituerai.

LE BARON.

Fort bien ; je vois que vous avez tout prévu. (*On apperçoit à quelque distance des deux interlocuteurs , un grand homme noir , maigre et sec , mal vêtu , qui paroît chercher à deviner leur entretien. Le Baron continue.*) Eh ! que nous veut donc cet inconnu ? Son encolure est bien suspecte !

LE COMTE.

C'est un de nos soixante-dix-sept compositeurs, un des principaux chefs d'atelier : il est timide et discret ; il n'osoit m'aborder parce qu'il ne vous connoît pas. (*A l'inconnu.*) Approchez, mon cher *Sans-Pudeur*, M. le Baron est de mes amis ; il tient aux bons principes, il connoît votre zèle, vous estime.

SANS-PUDEUR.

Monseigneur, c'est beaucoup dire.

LE COMTE.

Mais qu'avez-vous donc, mon ami ? Je vous trouve sérieux, rêveur.

SANS-PUDEUR.

Monseigneur, ce n'est pas sans cause ; on vient d'arrêter un de nos fidèles camarades , *M. du Piloni*.

LE COMTE.

Quelqu'escroquerie ?

SANS-PUDEUR.

Point du tout ; il y avoit entièrement renoncé depuis qu'il avoit trouvé une occupation honnête au service de Monseigneur ; mais il avoit négligé d'arranger une ancienne affaire avec le Châtelet , dans le tems où les accommodemens étoient faciles. Un Procureur désœuvré , et qui enrage de n'être pas , comme la plupart de ses confrères , *Membre de la Municipalité* , a fait rendre un décret sans l'en prévenir , et on est venu l'enlever sans miséricorde..... Si Monseigneur pouvoit par son crédit...

LE COMTE.

Je vous trouve plaisant, *Mons Sans-Pudeur* ; vous pouvez me proposer sérieusement de protéger votre fripon de confrère ! *Du Piloni* est un imbécille qui n'a que ce qu'il mérite : il sied bien à un homme de sa sorte d'avoir , dans les circonstances actuelles , des démêlés avec la Justice !



SANS-PUDEUR.

Monseigneur, je vous assure que c'est bien malgré lui ; au surplus, pour que ce petit accident ne suspende pas l'activité de vos bureaux, j'ai l'honneur de vous proposer, pour remplacer le pauvre M. du Pilon, M. Gingolin, ancien Inspecteur de Police, homme bien famé, Commissaire de son District, et qui a un talent décidé pour donner aux anecdotes les plus indifférentes, une tournure tout-à-fait piquante.

LE BARON.

C'est un homme précieux.

LE COMTE.

Êtes-vous convenu avec lui de son traitement ?

SANS-PUDEUR.

Monseigneur sait que, dans ce genre, les premiers sujets sont rares ; M. Gingolin demande un écu par jour, la nourriture et l'habillement.

LE COMTE.

A la bonne heure. (1) Eh ! votre prochaine feuille ?

---

(1) Les amateurs sont invités à consulter, sur cette scène, les Actes des Apôtres, l'Adresse aux Provinces,

SANS-PUDEUR.

Ah ! Monseigneur , vous en serez bien content ; j'en ai tous les matériaux dans la tête.

LE COMTE.

Comment y faites-vous figurer le Comte de Birameau ?

LE BARON.

Le sujet prête , et n'exige pas de grands efforts d'imagination.

SANS-PUDEUR.

Je vous demande pardon ; il a fait les frais des trois quarts de nos précédens Numéros : ses captivités, les infidélités de sa correspondance politique, les femmes qu'il a séduites, les procédures criminelles qu'il a essuyées, ses querelles de famille ; ce cannevas étoit riche, sans doute ; nous l'avons encore embelli par nos commentaires ; mais tout s'épuise, et je n'ai trouvé le moyen de reproduire notre héros sur la scène, qu'avec le secours d'une nouvelle fiction : je dis *qu'à l'âge de six mois, il mordit un jour le tétou de sa nourrice, ce qui pronostiquoit, à l'avance, son caractère infernal.*

---

et une foule d'autres ouvrages patriotiques, qui font vivre plusieurs honnêtes gens, et en divertissent tant d'autres !



LE COMTE.

L'idée est assez plate pour faire fortune.  
Et le *Veynol*?

SANS-PUDEUR.

Je répéterai ce qu'on a déjà dit, qu'il a  
reçu *trente mille livres* pour écrire en faveur  
de l'Empereur contre les Turcs; que sous des  
dehors simples et modérés, il cache une am-  
bition démesurée.

LE BARON

Mais il faut être adroit dans ses impostu-  
res; celle-ci est démentie par le caractère de  
*Veynol*, il n'y aura que des sots qui puissent  
y croire.

SANS-PUDEUR.

*Ce n'est que pour eux que nous écrivons.*  
Monseigneur m'a particulièrement recom-  
mandé l'Abbé *Yseis*.

LE COMTE.

Eh bien?

SANS-PUDEUR.

C'est un diable d'homme sur lequel la plai-  
santerie ne mord pas; nous sommes parvenus  
à lui susciter des ennemis, même dans le  
parti populaire qui lui doit tant de succès,  
et, grâce à nos soins, ce Platon de la France  
n'a pas encore obtenu les honneurs de la

*Présidence* : c'est déjà beaucoup ; je me borne dans la nouvelle feuille à l'accuser d'avoir été dans les confidences d'un Prince fugitif.

LE BARON.

Il valoit mieux n'en pas parler ; la meilleure manière de se venger des hommes supérieurs, est de les abandonner à la jalousie des hommes médiocres.

SANS-PUDEUR.

Je me suis permis une épigramme un peu violente, contre le Comte de *Cymontmoren* ; j'espère que vous me la pardonnerez.

LE COMTE.

Oh ! c'est un petit apostat contre lequel tout est permis.

LE BARON.

Prenez y garde, M. *Sans-Pudeur*, le jeune Comte a beaucoup d'amis ; il a des formes si aimables ; il joint aux graces de son âge, un tact, une sagacité, une mesure dont nous serions tous jaloux : il est d'ailleurs de si bonne foi dans l'erreur....

LE COMTE.

En vérité Baron, vous choisissez bien mal le tems et le lieu pour faire son apologie : continuez, *Sans-Pudeur*.



SANS-PUDEUR.

J'observe assez plaisamment que le Comte de *Cestaledda*, dont on sait que la fortune a éprouvé quelques échecs, s'est déclaré dans l'Assemblée l'ennemi des Pensions et des Arrêts de surséance.

LE COMTE.

Il lui sied bien d'attaquer ainsi les ressources de son Ordre; et ce Prélat financier si vanté par sa cabale, comme devant être un jour un grand Administrateur des finances, ce bon Évêque qui a fait cent mémoires et pas un mandement?

SANS-PUDEUR.

Ah! Monseigneur, pourquoi faut-il qu'il ait déserté la bonne cause à laquelle tant d'intérêts sembloient l'attacher? Que vous feriez une belle conquête si vous pouviez l'y ramener! Mais il me semble, en vérité, que tous les vrais talents se soient réunis pour la perdre : vengeons-nous du moins *des infidèles* : je dis de notre Prélat dont tout le monde a connu les liaisons avec l'Alchimiste de la banque, et qui a hérité de son porte-feuille : que *Penchaud* revit par lui, mais *ne revit pas en lui*.

LE BARON.

A merveille. On assure pourtant que l'écolier vaut déjà mieux que le maître.

LE COMTE.

Vous ne nous parlez pas du fameux Avocat de Bretagne?

SANS-PUDEUR.

Ah! Monseigneur, il n'a pas été oublié. Son prétendu mariage avec une grande Princesse a déjà fait assez de bruit.

LE BARON.

Et les onze-cent louis qu'on prétend qu'il a perdus au jeu, dans une seule séance?

SANS-PUDEUR.

C'est nous qui l'avons dit.

LE BARON.

Ah! j'entends.

SANS-PUDEUR.

Et nous ajoutons qu'il a été maudit et déshérité par son père.

LE COMTE.

Fort bien trouvé. Avez-vous fini votre nouvelle chanson contre ce docteur humain qui prétend que la privation de la vie est pour les scélérats un assez grand supplice; qui a imaginé un moyen de les faire mourir, sur l'échafaud, sans douleur.



SANS-PUDEUR.

J'ai fait mieux ; j'ai fait graver sa machine, et j'en réserve la première épreuve à l'auteur.

LE COMTE.

Il faut à tout prix que vous fassiez justice de ce petit prédicant Languedocien, qui depuis plus de vingt ans, conspire en faveur de la liberté et de l'égalité : songez que si cet *hérétique* parvenoit à présider, dans l'Assemblée, le Clergé et la Noblesse de France, tous les principes de l'ancienne constitution, toutes les loix divines et humaines, tous nos saints usages, nos privilèges, nos droits, seroient anéantis pour toujours.

SANS-PUDEUR.

J'y pourvoirai, Monseigneur.

LE COMTE.

Mais à propos, vous devenez bien silencieux sur le compte du Seigneur *Alliby*, ce Magistrat *Souverain* du peuple Parisien, dans la personne duquel la NATION se vante d'avoir consacré, par un choix *libre*, le premier usage de son pouvoir.

LE BARON.

Ah ! croyez-moi, ne vous en mêlez pas ;

laissez le soin de le tourmenter à quelques uns de Messieurs les Représentants de la Commune de Paris : ils y mettent d'autant plus de zèle qu'ils croient, par là, faire leurs affaires et les nôtres.

SANS-PUDEUR.

Monseigneur ne me saura sûrement pas mauvais gré de ma circonspection à l'égard du Général *Taétasfidèle*, le tems n'est pas encore venu d'attaquer ce colosse : j'ai d'ailleurs remarqué que chaque trait lancé contre lui sembloit ajouter encore à sa gloire et à l'enthousiasme qu'il inspire, *et ce n'est pas l'intention de Monseigneur* ; mais notre arsenal n'est pas épuisé contre les *Guailloni*, les *Bavarne*, les *Tocséla*, les *Pudnot*, les *Beauharsain*, les *Harditerl*.

LE BARON.

Et ce terrible dialecticien qui a si peu menagé le Clergé ?

LE COMTE.

Qui ? *Thorute* ? .... nous attendons.

SANS-PUDEUR.

J'ai fait deux petits contes allégoriques très-piquants sur le Duc de la *Caudrofouche*, et son cousin le Duc de *Courtlain*.



## LE BARON.

Nous avons, en eux, deux antagonistes bien dangereux ; l'un est un philosophe qui n'a que sa chimère en tête, et qui va méditant sans cesse sur le bonheur de l'humanité ; l'autre est un homme ferme, d'une conception forte, d'un caractère élevé, inattaquable dans ses principes ; c'est lui qui, dans la fameuse journée du 14 Juillet, est venu, écartant tout obstacle, se jeter aux pieds du Roi pour persuader à sa Majesté de n'employer que sa présence pour désarmer les Parisiens ; et quelqu'un ayant dit devant le Roi, ( qui ne connoissoit encore que confusément les détails de cette journée ), *il se prépare donc une grande révolte ?* Il a répondu : *non, Sire, mais une grande révolution.* Enfin il a fait échouer lui seul plus de projets contre le plébléisme, que vous et moi n'aurions pu en concevoir.

## LE COMTE.

Je connois depuis très-longtems ses maximes ; point de ménagemens ; Sans-Pudeur, broyez dans le même mortier les inséparables cousins.

## SANS-PUDEUR.

C'est fort bien dit, Monseigneur ; mais je

n'ai encore trouvé aucun Libraire qui voulut imprimer un seul couplet contre ces deux grands personnages : vous connoissez le danger des manuscrits et j'ai bien peur que mes deux contes....

LE COMTE.

Envoyez les à *Taram*, il les imprimera dans l'asyle que nous lui avons ménagé. (*Il tire sa montre.*) Mais quoi ! déjà 4 heures et point de nouvelles.... laissez nous, *Sans-Pudeur*, allez reprendre vos travaux.

SANS-PUDEUR.

Monseigneur daignera-t-il m'écouter encore un moment ?

LE COMTE.

Quoi ?

SANS-PUDEUR.

Il faut, je crois, que nous renoncions à notre journal de *l'Ami du Peuple* : il blesse tout le monde, il ne séduit personne, et l'on commence à deviner notre petite supercherie : j'avois aussi pensé que, pour inspirer plus de confiance, il ne seroit pas inutile de hazarder de tems en tems un petit mot d'éloge en faveur de quelques unes des *idoles* du public ; mais admirez l'injustice des hommes ; ceux que nous avons le mieux



traités sont précisément les plus acharnés contre nous.

LE COMTE.

Eh ! de quoi vous mêlez-vous ? de qui vous avois-je chargé d'être le prôneur ? souvenez-vous donc que vous n'êtes pas plus fait pour dire du bien , que pour en faire.

LE BARON.

Ah ! Comte, vous tirez sur vos troupes.  
(*Un domestique apporte au Comte une lettre qu'il ouvre et lit avec empressement*).

SANS-PUDEUR, (*à part en se retirant*).

O maudite Noblesse, engeance ingrate, capricieuse, altière ! que j'aurois de plaisir à me venger de tes mépris, si l'on étoit aussi payé pour écrire contre les *Aristocrates* !

LE COMTE, (*après avoir lu*).

Quel contretems ! tenez , Baron, lisez.

LE BARON, (*lit haut*).

*De Turin.*

» Les jeunes Princes François et la Princesse leur mère, vont se mettre en route pour retourner en France ; le Comte d'A.... ne tardera pas à les suivre : il a éloigné de lui tous les partisans de l'ancien système : il veut à tout prix se réconcilier avec une Nation qui l'aimoit et dont il ne supporte pas la haine ».

*De Franc-Fort sur le Mein.*

» Le Prince de C. t. a entièrement changé de principes : il explique aujourd'hui la différence qui existe entre une *révolte* et une *révolution* : il se dispose à revenir dans sa patrie, persuadé que le titre de bon Citoyen honore celui de Prince. Le Prince de C. d. ne fait parler de lui ni en bien ni en mal, mais on ne désespère pas de sa conversion. (*En remettant la lettre au Comte.*) Adieu, mon cher Comte, je cours au-devant de leurs Altesses ».

LE COMTE, (*seul*).

Quoi ! me quitter si brusquement !..... quelle extravagance !..... ou plutôt quelle perfidie ! et moi j'ai la bonne foi, la sottise d'ouvrir mon cœur, de confier tous mes secrets, à qui ? à un homme dont le caractère m'étoit si bien connu, à un aventurier inconséquent, léger, traitant les affaires comme les femmes, incapable d'aucune résolution ferme, ne prenant avis que des circonstances, toujours disposé à sacrifier son opinion et sa conscience à son intérêt ; en vérité, mon aveuglement n'est pas pardonnable. Seroit-il donc de notre destinée d'être constamment victimes de nos manœuvres



vres, et de nous embarrasser sans cesse dans vos propres filets?.... mais, moi-même, au milieu des nouveaux orages qui se préparent contre nous, que vais-je devenir? quel parti me reste-t-il à prendre?.... suivrai-je lâchement l'exemple de ce maudit Baron?.... et le puis-je? Mes principes sont trop connus, je n'ai pas même la ressource de l'apostasie: d'ailleurs ces faiseurs de libelles, ces serpens que j'ai réunis, une fois échappés de leur repaire, tourneroient bientôt contre moi tout leur poison.... Il faut quitter la France, ce pays n'est plus fait pour des gens tels que moi; mais il n'échapperont pas à ma vengeance, les monstres qui me forcent à fuir! J'armerai contre eux toutes les puissances de la terre, je prouverai à tous les Rois que leurs intérêts sont inséparables des nôtres, et si une philosophie absurde, un sot amour de l'espèce humaine les rendent sourds à mes prières, les aveuglent sur leurs droits, je soulèverai contre la liberté de l'Europe le despotisme de l'Afrique et de l'Asie. (*Le Comte disparaît*).

*Fin du Dialogue.*

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

Après avoir fait ainsi ses adieux, le Comte *Antidémios* s'est mis en route pour l'Espagne, il a été fort bien accueilli par certain Ambassadeur, mais il n'a pu obtenir d'audience du Ministère, trop occupé de la fermentation actuelle des *Royaumes* qu'il gouverne; il est passé de là à Turin, il a trouvé les frontières garnies de troupes; ce spectacle a ranimé son espérance, jusqu'à ce que tournant les yeux sur les frontières respectives de la France, il les a vues couvertes de nouvelles Milices que les vétérans du Piémont ne tenteront pas d'entamer. L'Allemagne qu'il a parcourue ne lui a pas offert plus de ressources; sifflé à Varsovie, hué à Berlin, il a rencontré des dispositions plus favorables à Vienne, mais elles se sont bornées à *des souhaits pour son voyage*. Il a traversé les États-Belgiques, il a eu du moins la consolation d'y voir qu'on n'avoit fait que convertir *l'écu du Prince en monnaie*, que le peuple fatigué d'un seul maître s'en étoit donné mille, et c'est tout ce que le Comte auroit désiré en France: il n'a pas été tenté de faire un long séjour en Hollande, où il a reconnu que le parti *patriote* reprenoit faveur, et voulant au moins avant d'aller *remuer l'Afrique et l'Asie*, faire ses adieux à ses bons amis réfugiés à Londres, il s'est embarqué pour l'Angleterre, et là, indiscret comme un Gentilhomme François, il a cru pouvoir hasarder dans une taverne quelques épigrammes contre *la Liberté*: le peuple Anglois, qui n'aime pas le persifflage, lui destinoit une correction un peu sévère, mais il s'est laissé calmer par quelques presbytériens qui, prenant le Comte en pitié, l'ont fait conduire à l'hôpital des foux, où il est traité selon les règles de l'art. Le Docteur *Price* est un de ses médecins, et il lui fait prendre chaque jour un de ses sermons en infusion; le malade rend beaucoup de bile noire, mais il a la tête foible, le cerveau très-appauvri, et l'on craint la gangrène au cœur.

FIN.



